

L'homme sans visa

L'Express – Humeur - Sylvain Ranjalahy – 20/06/13

La crise ressemble bel et bien à la fameuse série télévisée intitulée « L'homme sans visage », créée par Jacques Champreux et réalisée par Georges Franju, en 1973 qui faisait tremousser le foyer devant la lucarne de la TVM, unique station, de 19 h à 19 h 30. C'est loin quand on sait que dans deux ans, elle se mettra au numérique. Mais comme l'histoire est comme la mode, c'est un éternel recommencement, on remettra bientôt les fameuses pattes d'éléphants à la place des leggings. La réalité dépasse la fiction. Ainsi, les péripéties de cette série dont le dénouement des intrigues était imprévisible et déconcertant se rapprochent à s'y méprendre aux rebondissements de la Transition, depuis quatre ans. À cette nuance près que pour la Transition c'est l'acteur principal qui se nomme « L'homme sans visa ». Bien malin celui qui peut deviner ce qui va arriver, désormais. Même les lauréats des Rencontres du film court auront du mal à trouver le bon scénario pour l'issue de la crise. Tous les styles sont, pourtant, permis les dessins animés comme les frictions.

Comme « L'homme sans visa » est réduit à vivre à huis-clos, il serait tenté de faire la politique de la terre brûlée. La fin du film ressemble à une issue apocalyptique avec un pillage systématique de toute la ville en particulier les intérêts de ceux qui lui ont privé de la carte à puce, sésame de toutes les portes du monde. Il voulait juste se faire justice en choisissant sa cible mais une armée de morts de faim, des zombies vivant sans jamais avoir été morts, n'attendaient que le top pour se jeter sur tout ce qu'on peut prendre, des pans de béton comme des feuilles de tôle, des insecticides comme des croquettes pour chiens.

Tout le pays est plongé dans une obscurité absolue, étant donné qu'une nuée de pilleurs s'est emparée de tout le réseau de la Jirama arrachant à mains nues, pieds nus et torse nu, les fils à haute tension d'une ville à l'autre. Toutes les activités sont paralysées. Il n'y a aucune communication possible. Aucun journal ne paraît, aucune station de radio et télé n'émet. Tous les téléphones portables sont éteints au bout de 48 heures. L'approvisionnement en eau est également coupé et une foule immense est accourue au lac Mandrozeza, à Anosy et au marais Masay qui se sont taris en moins de trois-quarts d'heure.

Une pénurie indescriptible a sévi dans tous les marchés. Tous les produits de première nécessité ont disparu comme par enchantement. Le kapoaka de riz s'achète à 5 000 Ariary dans les rares échoppes qui ont échappé par miracle au pillage. Le kilo de viande de porc s'échange à 100 000 Ariary alors qu'une botte de cerfeuil se cède à 10 000 Ariary. Un trajet en taxi d'Antaninarenina à Analakely se négocie à 50 000 Ariary. Les dépôts de carburant sont à sec, les embouteillages ont disparu. La ville est devenue un capharnaüm terrifiant où les bandits règnent en maître, prenant la place des patrouilles des forces de l'ordre, lesquelles ont toutes déserté, de jour comme de nuit.

Les Nations unies sont venues à la rescousse, de même que les GI américains, pour apporter des vivres et rétablir l'ordre. Des voix se sont élevées contre cette ingérence dans un pays souverain et indépendant depuis cinquante-trois ans. Elles venaient de rares politiciens ayant survécu à cette tragédie en échangeant leur veste contre une combinaison de sapeur-pompier.

Réunis au sein du parti des déshérités de la Transition, ils affirment que Madagascar a tout ce qu'il faut pour se redresser tout seul. Ils promettent que « L'homme sans visa » se métamorphosera en « Karaté kid » pour prendre sa revanche.

Toute ressemblance à des personnages est tout à fait fortuite.

Source : <http://www.lexpressmada.com/3463-humeur/l-homme-sans-visa.html>